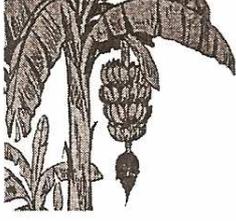


இன்றைக்கு இலை  
அறுத்தவன்  
நாளைக்குக் குலை  
அறுப்பான்



Lettre du  
CERCLE CULTUREL DES  
PONDICHERIENS

\* \* \* \* \*

புதுச்சேரியர் கலை  
மன்ற மடல்

ISSN 1273-1048

No. 20

Juin 1998

Cours de Tamoul à :  
MPT Courdimanche  
91940 - Les Ulis  
Tél : 01.69.07.48.04

ஒரு தமிழ்ச் சித்திரக் கதை  
Une fable tamoule

Dès qu'on dit fable, un nom vient tout de suite à l'esprit : La Fontaine. D'autres fabulistes sont moins connus, mais n'ont pas été moins célèbres à leur époque comme Esope en Grèce et Florian en France même.

Voici une courte fable tamoule, tirée d'un vieux manuscrit trouvé à la Bibliothèque Nationale de Paris, qui rappelle une autre fable très célèbre de La Fontaine bien connue de tous. Bien qu'elle semble être la transcription d'une tradition orale, elle reste un bon exemple de prose tamoule de la fin du XVIIIe - ou du début du XIXe - siècle.

Pour une bonne appréciation de la forme et du fond, nous donnons le texte tamoul dans sa forme originale, avec les ligatures qui sont simples à décomposer, et en parallèle la fable "La cigale et la fourmi".

கிளியின் கதை

La cigale et la fourmi

ஒரு கிளி யொன்றுண்டு. ஒரு ஏறும் பொன்றுண்டு.

அந்தக் கிளியு மெறும்புமா யிருக்கிற காலத்திலே  
மழையுங் குளிர் மாச்சுது.

ஏறும்பின் கிட்டக் கிளி போய் நமக்கு மெத்தப்  
பசியா யிருக்குது, சாப்பாட்டுக்கு நீதானியந்த வசஞ்  
சேர்த்து வைச்சக் கொண்டிருப்பையே, ஆனபடியினாலே  
யுன் கிட்டச் சாப்பாட்டுக்குக் கேழ்க்க வந்தேன் என்று  
கிளி சொல்லிச்சு.

அதுக்கு ஏறும்பு அந்தக் காலத்திலே நான்  
பிரயாசைப்பட்டுத் தேடிவைச்சுக் கொண்டிருந்தேன்,  
நீ யந்த நாளையிலே யெங்கே போனா யென்று  
கேட்டுது.

அதுக்குக் கிளி நானந்த நாளையிலே பாடிக் கொண்டு  
திரிஞ்சே நென்று சொல்லிச்சு.

அப்போ ஏறும்பு சொன்னது:  
அப்போ பாடிக் கொண்டு திரிஞ்சா  
லிப்போ ஆடிக் கொண்டு திரிப்போ  
வென்று சொல்லிச்சுது.



La cigale, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue :  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.  
Elle alla crier famine  
Chez la fourmi sa voisine  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
"Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'ôût, foi d'animal,  
Intérêt et principal".  
La fourmi n'est pas prêteuse  
C'est là son moindre défaut.  
"Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
- Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaie.  
- Vous chantiez ? j'en suis fort aise :  
Eh bien! dansez maintenant".



La Fontaine a choisi la cigale pour son chant durant les beaux jours méditerranéens alors que l'auteur anonyme tamoul fait jouer devant la fourmi un perroquet, comme indiqué dans le titre.

Le perroquet est réputé non seulement pour son très joli plumage vert et son bec rouge, mais également pour son babil amusant souvent chanté dans la littérature classique tamoule.

Le lecteur sera charmé sûrement par la richesse de la rime de la dernière réplique de la fourmi.

M.Gobalakichenane

# Les RâmâyaNams en Asie

ஆசியாவில் இராமாயணங்கள்

Le RâmâyaNa, l'une des deux grandes épopées indiennes, traite de la "Geste de Râmâ". Le thème central est la vie de Râmâ, fils du roi Dasaratha d' Ayodhya, au cours de laquelle sont narrées des scènes de combats mettant en jeu rois, reines, dieux, démons et singes. Convoitises, coalitions et luttes, exil, répudiation, pardon et couronnement en dessinent la toile de fond, une immense fresque chargée de symboles, d'enseignements philosophiques déchaînant parfois les passions des foules depuis des siècles. Ses héros ont été divinisés, sacralisés, vénérés ou craints dans la plupart des pays d'Asie.

La version sanskrite de Vâlmiki, riche de 24 000 strophes, est bien connue des indianistes européens : il en existe, entre autres, des traductions en anglais (R. T. H. Griffith) et en français (H. Fauche, A. Roussel). Elle a fait également l'objet d'interprétations en des genres très variés, pièces de théâtre, romans, contes, danses, chansons, poésies. Des conférences de recherches sur l'oeuvre sanskrite ont lieu régulièrement. Ainsi, la 9ème Conférence Internationale de RâmâyaNa s'est tenue à Turin en avril 1992 et les Actes ont été publiés en 1997.

On trouve des versions de RâmâyaNa dans toutes les langues principales de l'Inde. Certaines sont proches de l'original de Vâlmiki alors que d'autres comme les versions kâchemirie, bengalie, oriya et tamoule en diffèrent sensiblement.

La *version tamoule* est due à *Kamban* (கம்பன் ராமாயணம்). Elle date de la fin du XIe siècle environ. Le poète compose ce Râmâvatâram (Incarnation de Vichenou en Râmâ) en pleine période de renouveau vichenouite. Actuellement, des séminaires sur le RâmâyaNam de Kamban ont lieu régulièrement tous les ans, à Pondichéry.

En Inde, on peut distinguer une *version nord-indienne* et une *version sud-indienne*. Ainsi, Vâlmiki décrit les habitants du Deccan avec mépris et insiste sur Râmâ et le Dharma (ordre familial, ordre social) alors que Kamban insiste plus sur le caractère féminin principal de Sîtâ (son enlèvement, sa chasteté) et sur les grandes qualités artistiques et humaines de RâvaNa. Et, tandis que Vâlmiki fait dire à Sîtâ plusieurs fois le nom de Râmâ, le tabou de non-prononciation du nom de mari est respecté au sud. Dans la version sud-indienne, RâvaNa ne touchera pas Sîtâ lors de l'enlèvement.

Le RâmâyaNa semble avoir été connu aussi à l'extérieur de l'Inde, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. La plupart des pays l'ont adapté à leur propre culture. Les noms indiens de villes, montagnes, rivières, sont conservés; mais, le récit subit parfois une transformation complète jusqu'à oublier l'original. On trouve ainsi différentes versions en Indonésie, en Malaisie, au Vietnam, au Cambodge, au Laos et en Thaïlande (dont certaines se rapprochent de la version sud-indienne) situant les personnages dans ces pays même. Seulement en Chine et au Tibet, l'histoire est localisée en Inde.

En *Birmanie* : Le récit insiste sur l'épisode du daim en or. RâvaNa envoie un daim surnaturel pour envoûter Sîtâ.

En *Thaïlande* : Plusieurs légendes parlent de la création, par Râmâ, de l'ancienne capitale Lopburi baptisée ainsi d'après le nom de son fils Lava (Lavapuri) pour l'offrir en récompense au dieu-singe Hanoumân. Plus tard, quand la Thaïlande faisait partie de l'empire khmer, une ville de nom Ayutthia (comme Ayodhya de RâmâyaNa) était un centre important (la célèbre pagode Wat Phra Rama est de style khmer). On connaît plusieurs oeuvres Ramakien dont la dernière est celle du roi Rama II (début du XIXe siècle). L'histoire n'est pas en concordance avec Vâlmiki : Sîtâ est la fille de RâvaNa !

Au *Cambodge* : Des bas-reliefs du Ba-Phuon et ceux d'Angkor Wat retracent avec beaucoup de charme certains épisodes de RâmâyaNa. Ne concordant pas avec la version de Vâlmiki, ces bas-reliefs détaillent surtout la dernière partie de l'épopée. La version écrite khmère Ramakerr, toujours différente de celle de Vâlmiki, est proche de la version thaïe.

Au *Laos* : Dans le "Livre des Grenouilles" se trouvent un récit de Dasaratha et un récit de Râmâ. Le premier retrace l'histoire de Râmâ jusqu'à son exil alors que le deuxième décrit l'enlèvement de Sîtâ par RâvaNa et la guerre qui s'en suit. Ces deux récits s'apparentent à la version de Vâlmiki. En outre, on a aussi un Râma Jâtaka, très proche de Râmakîrthi de Thaïlande, contenant plusieurs éléments introuvables chez Vâlmiki. Cette Jâtaka est sacrée au Laos.

Au *Vietnam* : Dans le Sud-Annam qui était autrefois le royaume Champa, Paul Mus signale des ruines d'un temple portant une inscription citant Vâlmiki (7e siècle). La légende de Râmâ était aussi connue au nord de ce pays. Il est intéressant de noter que les gens d'Annam décrivent le Champa comme le royaume des "Dix-têtes" (RâvaNa) alors que l'Annam serait le royaume de Dasaratha. L'Annam et le Champa étant voisins et ennemis, le roi Champa enlève la belle femme du roi d'Annam; et celui-ci ira la libérer en traversant la mer.

En *Indonésie* : Plusieurs oeuvres sont basées sur l'histoire de Râmâ, comme Kâkâwin RâmâyaNa, Serât Râm, Carît RâmâyaNa, Serât Kanda, Râma Kling. Les deux dernières ont incorporé plusieurs légendes musulmanes. Ainsi, la Nabi Adam de La Mecque prend la place de Vichenou. Par ailleurs, dans Serât Kânda, Mandôdari (femme de RâvaNa) est d'abord la femme de Dasaratha offerte en don à RâvaNa; et Sîtâ est la fille de Mandôdari ! De nombreux bas-reliefs de Prambanam représentent des scènes de RâmâyaNa.

en *Malaisie* : La version malaisienne est Hikâyat Sri Râm, assez différent du RâmâyaNa de Vâlmiki et contenant plusieurs légendes de tradition musulmane comme le Serât Kânda d'Indonésie.

En *Chine* : L'histoire de Râmâ, citée par le célèbre pèlerin Hiuan-Tsang, se trouve dans deux récits de Jâtakas : Anâmaka Jâtakam et Dasarata Katha. Dans le premier, l'ennemi de Râmâ n'est pas RâvaNa, mais son oncle maternel qui a usurpé le trône. Et Sîtâ est emportée par un serpent déguisé en sage. Le deuxième, qui ne fait pas référence à l'enlèvement de Sîtâ, mais plutôt à la dévotion de Bharata pour son aîné Râmâ, insiste surtout sur la piété filiale et l'intégrité personnelle.

Au *Tibet* : On a repris les deux Jâtakas et l'on trouve aussi un Râmâyana en tibétain daté du 8e (ou 9e) siècle. Dans le RâmâyaNa tibétain, Sîtâ est la fille de RâvaNa. A sa naissance, l'horoscope ayant révélé qu'elle tuerait le père, le bébé est abandonné dans les eaux. Sauvée par des paysans, la petite sera remise au roi Janaka.

Après ce panorama, on pourrait se demander comment le RâmâyaNa est reçu et perçu à Sri-Lanka même? Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet. Mais, terminons par ce charmant épisode lors de l'attaque de l'île de Sri Lanka. Pendant la saga des animaux venus en aide à Râmâ pour établir un pont entre le continent (Râmeswaram) et Sri Lanka, un petit rat palmiste souhaite aider l'armée d'Hanoumân et apporte sa contribution en transportant de petits gravillons. Râmâ, charmé par ce spectacle, le prend en main et le caresse délicatement. Les empreintes de ces tendres caresses seraient devenues les raies blanches sur le dos au doux pelage du rat-palmiste.

Malgré les différences de religions, quelle communauté de culture à travers le RâmâyaNa !

O.Lebлон

## Expériences de transports à Pondichéry : "Ne ratez pas le bus!"

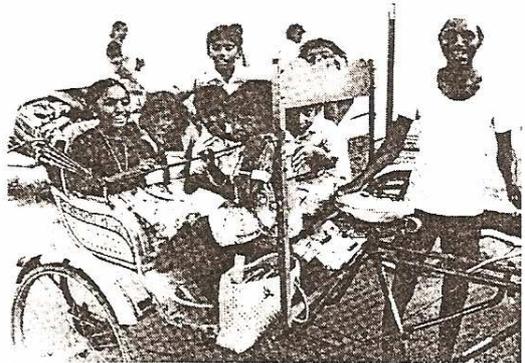
புதுச்சேரியில் போக்குவரத்து அனுபவங்கள்

En Inde, les transports par route peuvent être enthousiasmants ou ennuyeux, souvent inconfortables, parfois dangereux, jamais banals en tous les cas pour nos yeux d'Européens. En commun ou individualisé, chaque voyage constitue une petite aventure, une nouvelle expérience.

Dans les rues de Pondichéry, à proximité des flux de piétons, le char à bœufs croise le car Pullman climatisé au milieu des vélos, des rickshaws, des charrettes à bras, des cyclomoteurs, des scooters, des taxis et des bus. Alexandre KALDA (1), qui vécut près de vingt ans dans l'atmosphère feutrée et calme de l'ashram à Pondichéry, décrit ainsi l'affolement permanent et le vacarme de la gare routière : "... le terminus des cars, sorte de capharnaüm immense et sale où les véhicules cabossés arrivaient et repartaient dans les cris, les coups de sifflets et de Klaxons... Nous grimpons dans celui-ci ou celui-là, parmi une foule jacassante, femmes d'un côté, hommes de l'autre sur des banquettes déformées; fenêtres sans vitres, claquements de portières à demi dégonnées... vrombissements quinteux des moteurs..."

Si l'anarchie règne sur la gare routière de "Poudoutchéry", elle gagne aussi dans les villages où l'on monte comme on peut dans le bus, accroché en grappe, cherchant un morceau de barre libre de doigts pour assurer sa prise. En équilibre précaire sur le marchepied au risque de se rompre le cou, la vie ne tient plus qu'à un orteil que l'on souhaite fort et durand. Dans ces bus délabrés, bruyants et polluants, d'une lenteur déprimante et pourtant déjà si dangereuse, seul le contrôleur-receveur parvient à se mouvoir et à évoluer malgré la masse compacte de ses voyageurs. En affaire, pas de pitié: tout le monde paie sa place !

Pour les trajets urbains ou de très proche banlieue, il est possible d'éviter de finir broyé et inondé de sueur en empruntant les transports individuels. Promenades du soir dans la ville blanche et ses rues ombragées, moments privilégiés de quiétude à peine troublée par le grincement de la chaîne et les coups de grelot, les courses en *cyclo-rickshaw* sont idéales pour la visite sans contrainte de temps. La nostalgie qui s'en dégage n'a d'égale que la sincérité du conducteur reconnaissant et consciencieux à vous servir. Le temps, malheureusement, efface peu à peu, mais inexorablement ces images d'une époque qui n'est déjà plus la nôtre en France.



(Tiré du Pondichéry de Max Schall)

Pour affronter le trafic de la ville noire et de ses bazars, l'*auto-rickshaw*, petit triporteur motorisé, offre ses deux places arrières à l'usager (parfois une famille entière) et au fret. Quasiment tous fabriqués par la firme Bajaj, ces petits véhicules sans porte et capotés de toile cirée se fauillent dans toutes les villes du pays. Curieusement, chaque ville possède son propre modèle. A Pondichéry, comme au Tamil Nâdou, ces petits bolides jaunes coiffés de noir trimentent et secouent leurs passagers qui quittent momentanément leur siège à la moindre bosse pour taper la capote de la tête. Ouverts à l'air, ils le sont aussi à la poussière et aux gaz, les pots d'échappement des bus et des camions environnants se trouvant juste à hauteur du visage des occupants. Les survivants doivent acquitter la course suivant le tarif convenu au départ, car malgré la législation, aucun compteur ne tourne, même s'il est encore par miracle équipé de son câble.

Réservée aux familles les plus riches tant son coût est élevé, la voiture individuelle cède le pas au *cyclomoteur* et au *scooter* meilleur marché. Véritables transports familiaux, ces engins sont fréquemment chargés de trois, voire quatre personnes. Le port du sari et du sômin a créé l'habitude, les passagers hommes et femmes montent en amazone ! Plus populaire encore, la *bicyclette* est adoptée par des millions d'Indiens qui sillonnent chaque jour les routes de leur pays. Chaque village abrite au moins un loueur et l'on n'hésite pas à faire appel à ses services pour une petite course d'un quart d'heure.

Après la fin des hommes-chevaux dont les derniers rickshaws circulent encore à Calcutta malgré l'interdiction par l'état du Bengale occidental et en attendant la fin prochaine des cyclo-pousses de Pondichéry, on assiste impuissant à la lente disparition du *pittoresque-poétique* des déplacements dans cette partie du monde. Progrès oblige !

Joëlle Piednoir

(1) Alexandre KALDA, né le 27/12/42, a publié son premier roman "Tantale" à l'âge de 16 ans. Il part en Inde, en 1975, pour vivre et enseigner dans l'ashram créé par Sri Aurobindo. Il y écrit plusieurs essais publiés en France sous le pseudonyme Archakan. Il meurt subitement sur la plage de Pondichéry, en février 1996.

\*\*\*\*\* Les articles de La Lettre du Cercle Culturel des Pondichériens sont disponibles également \*\*\*\*\*  
sur INTERNET : URL : <http://www.MicroNet.fr/~karikaln/ccp.htm>

Merci d'adresser vos commentaires et suggestions à : M.Gobalakichenane, 22, villa Boissière, 91400 - Orsay, France